Mon père prenait sa mallette. Il avait une mallette à code mais il ne l'utilisait pas. Elle a dû être à la mode en 1977 ou par là, mais ça n'aura duré que quelques années. En tout cas, parmi les choses qu'il regardait dans les boutiques, les bagages prenaient beaucoup d'importance. Il y avait aussi les costumes chez Brummel, mais à ma connaissance il n'en a jamais porté. Il prenait sa mallette pour sortir, il allait d'abord prendre le train. Les gens souriants du rez-de-chaussée doivent se retourner dans leurs tombes pour essayer de le voir, à sept heures vingt le matin. Sa mallette faisait penser aux professions de représentation, de démarcheurs ou de garçons placiers, toutes gloires du salariat des années soixante et soixante-dix et aujourd'hui éteintes dans la foulée. Mais bien sûr à l'époque, je ne m'en rendais pas compte. Mon père était d'abord mon père et voilà tout. Parfois il partait vraiment à reculons pour son travail de merde, et d'autres fois on aurait cru qu'il voulait encore faire un nouvel effort, qu'il avait pris pendant la nuit des bonnes résolutions. *Let's give it another try*. Il ne parlait pas anglais, mon papa ; il n'était pas non plus assez prolétaire et de cette façon-là il resterait entre les deux, en équilibre, toute sa vie. Mais bien sûr, je ne le voyais pas comme ça. Non je ne le voyais pas comme ça. De toute façon vu l'heure de son démarrage la plupart du temps je ne le voyais pas du tout. À sept heures vingt le matin quand il partait je dormais, je dormi-

rais encore une bonne dizaine de minutes avant de me réveiller à mon tour. Alors pourquoi je me souviens si bien de ses départs de bon matin ?

Mon père n'était pas très grand, mais dès qu'il avait pris sa mallette et passé son imper il avait l'air trop grand pour rester à Asnières. Je ne dis pas trop grand comme dans Allah est grand ou Mohamed Ali et Cassius Clay le combat du siècle je suis le plus grand, mais surtout parce que c'était petit, chez nous. Je sais je sais : du coup on a moins envie de savoir. Mais pourtant c'est vrai un fait comme ça, un fait comme si, un fait exprès. Il portait aussi des cravates. Il avait souvent une manière bien à lui avec les cravates, dans l'armoire, dans la vitre de l'armoire en formica de la salle de bains, d'ajuster une dernière fois le nœud avant de partir comme s'il avait prévu d'aller se faire pendre haut et court en portant sa mallette. Je ne devais donc pas dormir tous les jours jusqu'à sept heures et demie. Parfois, sans le faire exprès, je devais être allé aux toilettes avant et me laver les mains, j'ai connu des périodes où j'allais me laver les mains tout le temps. Matin, midi et soir. D'autres périodes j'en ai eu aussi, évidemment. La période où je me prenais pour un saint, pour un futur business man, pour un grand voyageur de par le vaste monde. La période où je me retrouvais déjà un vieillard bien entouré par pas mal de gens, on me demandait mon avis sur tout et sur rien. Puis mon avis sur rien du tout, et plus d'avis. L'air de rien c'était comme si je n'existais plus, j'étais devenu immortel, à douze ans. La période où je ne me souciais pas de me laver les mains et où je me touchais avec un mouchoir, les

périodes sans mouchoir. Mais là, il s'agit de mon père et de sa mallette, le nœud de sa cravate serré, sa mèche pas du tout rebelle mais qui lui donnerait un drôle d'air, le soir, les soirs qu'il demanderait l'interurbain. On est seulement le matin et j'ai déjà sauté toute la journée. Je ne me souviens pas de tout si bien, avec une égale blancheur. Je vais y aller de ci, de là, une maille à l'endroit, une maille à l'envers. On verra bien où ça nous mène. Lui, il allait à la gare puis il était parti, sans bruit. Il nous disait au revoir comme s'il voulait éviter tout choc, ou tout éclat de voix, dans notre appartement ces clairs matins. Trop tôt encore. Il n'avait pas envie de se battre, c'était un problème avec lui.

Ma mère m'en avait parlé plusieurs fois, quand ça avait été fini et qu'on a fini par se retrouver dans la queue du poisson. Il allait à son travail, avec sa grosse mallette noire pour des échantillons absents. Je veux dire qu'il avait des papiers, un bloc Rhodia, une grosse calculette et des dépliants publicitaires. Il ne portait plus beaucoup d'échantillons dans sa grosse mallette, ce genre de commerce déclinait, et lui en même temps. C'était une mallette pratique pour plusieurs genres d'emploi en même temps. Sauf qu'il n'en a tenu qu'un, tout le temps qu'on se connaissait. Tout le temps qu'on se connaissait il a eu ce job à mallettes qui le faisait partit tôt de chez nous et rentrer par des chemins détournés. Il marchait d'un pas râpeux sur l'asphalte nouveau de l'endroit. On avait de l'asphalte tout neuf dans la voie privée. Il marchait sans peut-être se rendre compte qu'il soignait la mise en scène de son départ, puisqu'il a bien sûr fini par. Comme

quoi. Comme beaucoup de types dans sa situation, et même sans sa situation, il ressemblait beaucoup à d'autres. Lui portait une mallette qui devait le tirer dans la pente douce qui menait vers la gare. Je ne me rappelle pas s'il nous disait bonjour, ou bonne journée, ni quoi que ce soit. Il avait des habitudes mais elles lui étaient venues sur le tard, de loin. De sa famille à lui je ne garde pas beaucoup de nouvelles. J'aurais dû faire une enquête mais ce serait encore pour dénicher une autre mallette remplie de vieux papiers, bons de commande, certificats de garantie, compagnie de reprise de créances, luminaires et calicots modernes, et peut-être, dans son cas, un numéro de *L'Équipe* ou alors, un *Monde diplo*. Il souriait parfois juste au moment de fermer la porte, s'il en avait la force, de la fermer. Il ne la claquait pas. Elle le laissait filer sans rien dire. Personne ne trouvait rien à en dire, quand il partait.

Je porte déjà bien mon âge, quand je le vois faire cela. J'ai plusieurs dizaines d'années au compteur moi aussi. En un sens, je l'ai déjà rejoint sur le bord de sa route et nous sommes tous les deux à la remorque l'un de l'autre. On va peut-être se retrouver, nous ne nous sommes jamais perdus. Nous ne nous sommes jamais connus serait pas mal aussi. Nous nous sommes sans doute croisés plus d'une fois quelque part, si vous voulez mon avis. En tout cas, je me souviens mieux de lui les rares fois que je me retrouve seul le matin, je l'aperçois dans la voie privée qui va rejoindre la route de la gare, sa mallette de poids divers selon les jours est assez lourde quand même. Je vois qu'il a encore la démarche mal assurée d'un homme qui n'a

jamais eu la moindre assurance. Je vois qu'il a du coton dans sa vie, et une affaire de femme encore, à quelle heure du jour ou de la nuit ? je vois qu'il est celui que je connais jusqu'à ce qu'il tourne au coin, et le long de la rue en pente douce, vers son train pour aller au travail, il n'est déjà plus tout à fait lui. Il n'est jamais vraiment un autre que lui, évidemment. Il existe à peine. Sa vie est toute entière passée.

* * *

Il s'asseyait toujours au même endroit dans le train. Il mettait sa mallette entre les jambes qu'il tenait un peu écartées. Aujourd'hui on tient ses jambes écartées dans les transports en commun, comme des cow-boys grossiers joufflus de partout, mais pas à l'époque de mon père. Il ne regardait rien, tout le temps qu'il mettait pour aller à Paris. Il était parmi des centaines de personnes remarquables ou dénuées d'intérêt, ce sont parfois les mêmes, en vérité. Bien sûr, il y avait des matins de grand beau temps qui devaient lui faire plisser les yeux au-dessus de la Seine, mais je ne le vois pas vraiment dans le beau temps, à cette époque de ma vie, je devrais dire de notre vie. Je le vois plutôt dans un temps maussade de mi-saison ou alors, sous la bruine ou une petite pluie fine. Je ne le vois jamais en pleine tempête pour la même raison. Il ne partait jamais plus tard que sept heures vingt, il avait une façon de la dire qui me laissait imaginer qu'il connaissait déjà l'heure exacte à laquelle il avalerait son extrait de naissance. Il était sans doute assis dans un recoin du wagon. Il ne prenait pas le premier wagon où, en général, encore au

tout début des années quatre-vingt, une partie de wagon était réservée aux colis encombrants ou aux vélos, en seconde dans le sens de la marche. Il ne prenait pas une autre place si la sienne était déjà occupée. Ce sont mes petites certitudes le concernant. Ce ne sont pas des certitudes importantes, mais elles tracent un portrait de lui, à part sa mallette à la con. Dehors il ne trouvait pas ça joli, il ne le disait pas dans le train. Sa mallette tendait à prendre une taille disproportionnée, il n'était pas le seul dans le train. Il ne parle à personne, ou parfois il regarde intensément quelqu'un, une femme, s'il sent qu'elle a laissé ouverte la petite boutique de ses yeux. Il m'avait expliqué ça, une fois, mon père employé de bureau, les yeux des femmes sont une petite boutique, tu peux y trouver tout ce que tu cherches, imaginer tout ce que tu veux. Puis, la mallette entre les jambes, il se mélangeait déjà aux autres personnes, il était toujours très mélangé, surtout quand ça venait de traverser le pont en regardant du côté du soleil couchant avec les Hauts-de-Seine, vers La Défense où ils construisent la tour Bellini, et où très rapidement, ils vont construire des immeubles modernes partout, et terminer de détruire tout, avant de faire de cet endroit une des places fortes de la planète, un endroit tout en verre où plus personne ne comprendra vraiment ce qui se passe.

Mon père hausse les épaules s'il m'entend. Là où il est il a peut-être accepté que je parle de lui, mais il ne veut certainement pas entendre parler de conneries de ce genre. Comme tous les hommes de sa génération il aime les beaux frigidaires, les pre-

mières télés couleur, il connaît le fonctionnement des soupapes d'une automobile, d'une bobine électrique, des choses dans ce goût-là. Il croit qu'on habitera sur la planète Mars un de ces quatre. Il a passé la nuit à nous garder éveillés la nuit du premier alunissage, et le lendemain, dans sa mallette, il avait fourré des journaux achetés au kiosque, pour l'avenir, ou pour le souvenir, ce qui veut dire la même chose, pour nous en tout cas. De son côté ma mère faisait pareil avec les célébrités, toute la vie. Ce sont les mêmes photos sur les images des couvertures, ils sont tous au faîte de leur gloire et de leur beauté. Ils ont des tonnes de pognon. Ils n'ont pas l'air de croire que tout va terminer, ou alors comme le croient les bonimenteurs, les fanfarons et les actrices qui font croire n'importe quoi à n'importe qui pour imaginer qu'ils sont à l'abri dans la vie, ou de la mort, un peu des deux. Ma mère adorait *Paris-Match*. Lui, c'était *Auto-Moto* et plus rarement les magazines de fesses sur du papier glacé. Ma mère, ça lui faisait vaguement plaisir de nous voir un peu étonnés, et affolés, et assommés par la nouvelle des décès des gens célèbres. Vraiment *Paris Match* est le meilleur dans le genre. Nous préférions sans doute les torchons avérés aux magazines dans son genre, mais bon. Il ne lit rien, à part les sujets sans parole, les bobines électriques, la conquête de l'atome, la conquête spatiale, et comment faire jouir n'importe quelle femme rencontrée dans un train de banlieue. Il a tous les jours le même visage, même quand il est sorti du train à la gare, qu'il a pris son propre chemin parmi tous les autres chemins, une main souvent dans la poche et l'autre qui porte sa mallette, un peu vers le bas. Quel âge a-t-il alors, quarante ans ? un âge qui n'est

plus le mien depuis longtemps, tandis que je le suis des yeux. Il me suffit de les fermer, je me demande à quoi ça rime de le faire revivre. De lui il me reste si peu, pour ne pas dire rien. Du sable entre les doigts de pied, une photo d'identité et une autre prise par qui ?, deux ou trois visites à ses parents, venus d'un autre monde à la recherche d'un endroit où on leur foutrait la paix, coincés quelque part dans un milieu de prolétaires, avec tout leur espoir déçu pour leur fils, par lui. Nous ne sommes pas nés de la dernière pluie. Il va vers la Chaussée d'Antin, là où des années plus tard, je ferais exactement comme lui après le travail, dans les cafés où nous irons, à plus de vingt années d'intervalle, où sont-elles donc passées toutes ces années ?, choses certaines dont je me souviens, choses incertaines ou carrément inventées, ou imaginées de travers, en tout cas choses à mettre dans le même sac, dans les mêmes enveloppes en papier kraft du genre qu'on trouve entières, dans une rue, au pied d'un réverbère, à ceci près qu'il n'y a plus personne qui dira réverbère alors qu'en fait, parce qu'enfin, non. Il marche d'un bon pas, il a toujours aimé bouger, je m'en rends compte aujourd'hui. Entre deux chemins il prend toujours le plus long, sauf pour mourir. Pour mourir il ne perdra pas de temps. Ensuite on se prend pour un orphelin, alors qu'on a déjà tout eu, une vie pour se rappeler le mode d'emploi, mais après tout, à quoi d'autre pourrait-il nous servir, tout ce temps-là ?

J'avais douze ou treize ans. Quand ils sont arrivés pour l'embarquer, ils avaient l'air d'avoir bon cœur. On était quand même loin de Starsky et